

Anne-Orange Poilpré, Maiestas Domini. Une image de l'Église en Occident (v^e-IX^e siècles)

Patrick Henriët



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/5813>

DOI : [10.4000/rhr.5813](https://doi.org/10.4000/rhr.5813)

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2008

Pagination : 135-137

ISBN : 978-2200-92443-0

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Patrick Henriët, « Anne-Orange Poilpré, Maiestas Domini. Une image de l'Église en Occident (v^e-ix^e siècles) », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 1 | 2008, mis en ligne le 21 janvier 2010, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/5813> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.5813>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Anne-Orange Poilpré, *Maiestas Domini. Une image de l'Église en Occident* (V^e-IX^e siècles)

Patrick Henriët

RÉFÉRENCE

Anne-Orange Poilpré, *Maiestas Domini. Une image de l'Église en Occident* (V^e-IX^e siècles), préface par Jean-Pierre Caillet, Paris, Éditions du Cerf, 2005, 299 p., ill., 24 cm (« Histoire »).

- 1 Le présent livre étudie les représentations de ce que l'on a coutume d'appeler la *Maiestas Domini* (soit le Christ trônant, normalement entouré des quatre Vivants) depuis son apparition, peut-être à Rome sous Léon le Grand (440-461), jusqu'au règne de Charles le Chauve (840-877). L'expression pose quelques problèmes, car comme le remarque l'auteur, les mots *Maiestas Domini* semblent bien ne jamais désigner les représentations du Christ trônant au cours de l'Antiquité et du Moyen Âge, que celui-ci soit ou non entouré des Vivants. Sans doute peut-on montrer que le concept de *Maiestas* est présent dans ces représentations. C'est ce qui justifie aux yeux de l'A. l'étude d'un certain nombre de textes relatifs à la *maiestas* (en particulier ceux de Tertullien et d'Ambroise) et au *crimen maiestatis*. On aurait cependant aimé savoir où et quand l'expression *Maiestas Domini* fut utilisée pour la première fois afin de désigner les scènes dont il est ici question. Par ailleurs les artistes qui, durant des siècles, représentèrent la *Maiestas Domini* s'appuyaient consciemment sur le texte apocalyptique décrivant les Vivants. Il est donc légitime d'interroger l'exégèse biblique afin de comprendre comment la perception de cet épisode évolua parallèlement aux représentations figurées. La somme de travail représentée par une telle recherche eût été énorme, mais on en a ici l'amorce.

- 2 Historiographiquement, le livre se situe plus ou moins à mi-chemin entre André Grabar (*Les voies de la création en iconographie chrétienne*, Paris, 1979) et Thomas Mathews (*The Clash of Gods. A Reinterpretation of Early Christian Art*, Princeton, 1993). Le premier soutenait l'origine « politique » des représentations du Dieu trônant, qui ne serait qu'une traduction chrétienne du vocabulaire impérial de la souveraineté. À l'inverse, le second, qui a été qualifié voici quelques années de « donatiste » par Peter Brown (*Art Bulletin*, 77, 1995, p. 499), refuse d'envisager une quelconque influence de l'imagerie politique sur l'iconographie religieuse. Anne-Orange Poilpré est convaincante lorsqu'elle critique Grabar sans rejeter pour autant toutes ses suggestions, puis lorsqu'elle accepte sans tomber dans l'excès d'être « stimulée » par Mathews. Il est en revanche très surprenant de ne trouver aucune allusion, pas même dans la bibliographie générale, au livre de Galienne Francastel, *Le droit au trône. Un problème de prééminence dans l'art chrétien d'Occident du IV^e au XII^e siècle*, Paris, 1973. Entre autres pistes de recherche, ce livre proposait celle du sens de l'accès de la Vierge au trône dans la seconde moitié du Moyen Âge. Il commentait aussi bien des représentations prises en considération par l'auteur.
- 3 Le passage des systèmes de représentation païens aux systèmes chrétiens est exploré dans un chapitre qui s'attache aux représentations du trône dans l'Antiquité tardive, particulièrement sur les monnaies. Rappelant l'origine divine du trône impérial, l'auteur suggère une filiation plus ou moins directe entre grammaire païenne et grammaire chrétienne, qui relèveraient d'un même « système sémantique ». Une telle analyse ne souffre pas la contestation : ainsi le Christ assis sur un trône de Sainte-Pudentienne (fin IV^e-début V^e siècle) est dit *conservator*, un terme qui s'applique à Jupiter sur différentes monnaies impériales. Le recours à la notion de « système sémantique » permet de faire au moins partiellement l'économie d'une médiatisation des images du Christ par celle des empereurs païens.
- 4 Quatre chapitres s'attachent ensuite à l'étude des *Maiestates Domini* entre V^e et IV^e siècle. Le premier s'intéresse à l'émergence d'une « iconographie ecclésiologique monumentale » en Italie, à Rome puis à Ravenne. Dans un contexte marqué par l'ecclésiologie impériale de Constantin et d'Eusèbe de Césarée, ces images justifieraient « l'autonomie de l'institution ecclésiale fondée par la sacralité des évangiles ». Des monuments on passe ensuite aux manuscrits des VII^e-IX^e siècles. C'est par eux que, très certainement d'après des modèles italiens, la *maiestas*, d'abord limitée à la zone méditerranéenne, se transmet aux mondes irlandais et anglo-saxon, puis au continent. Le cas de figure le plus célèbre est indéniablement le *Codex Amiatinus*, réalisé à Wearmouth-Jarrow vers 700 d'après la Bible de Cassiodore, jadis copiée à Vivarium. Sont également examinées ces représentations dans lesquelles la place du Christ en trône est tenue par une croix, parfois gemmée, sur les plats de reliure (ainsi le manuscrit de la reine lombarde Théodelinde). L'auteur parle à leur propos de *Maiestates crucis* et rappelle que la pierre précieuse au milieu de la croix signifie sans doute le Christ. On ne peut qu'être sensible à l'interprétation ecclésiologique de ces différentes *maiestates*, parfois placées en vis-à-vis d'un texte de saint Jérôme désigné comme *Plures fuisse*, en réalité un passage du commentaire de Mathieu. De là cette conclusion selon laquelle « l'interprétation apocalyptique judiciaire et parousiaque, très souvent invoquée pour les *Maiestates Domini* du haut Moyen Âge, se trouve invalidée ».
- 5 Le chapitre suivant nous fait pénétrer de plain-pied dans le monde carolingien et suit l'évolution de la *Maiestas* dans le cadre de la royauté sacrée du début du IX^e siècle. Les

premières années après 800 sont discrètes au regard de la période précédente, mais il convient de noter l'intérêt porté à la *Maiestas agni* (Évangiles de Saint-Médard de Soissons par exemple). Quant aux dispositifs iconographiques, ils renvoient dans certains cas directement à l'Antiquité chrétienne, ainsi le fameux arc de triomphe d'Éginhard. À la même époque, l'évolution est identique à Rome. Un dernier chapitre étudie les représentations de la *Maiestas domini* durant le règne de Charles le Chauve (843-877). Les bibles tourangelles développent le thème dès les années 830, mais elles introduisent deux nouveautés importantes : la présence des prophètes et l'inscription du Christ dans un losange, symbole de la création qui renforce la dimension cosmique des images. Cette orientation explique aussi l'importance accordée au globe. Puis la seconde moitié du règne de Charles le Chauve voit la résurgence d'un thème ancien, la représentation du roi trônant. Ces *Maiestates regis* se retrouvent dans les mêmes manuscrits que les *Maiestates Domini*, ce qui confère évidemment à celles-ci un sens politique nouveau. Mais le roi n'est pas le Christ. Il ne récupère son trône qu'au moment où ce dernier prend possession du globe, et s'il joue un rôle « conservatoire », c'est aussi grâce à la médiation des évêques.

- 6 Les analyses de l'auteur sont livrées dans une écriture très dense. Elles emportent généralement l'adhésion, particulièrement pour ce qui est de la *Maiestas* comme « iconographie ecclésiologique » tout au long de la période étudiée (voir le sous-titre du livre). Mais cette conclusion n'est accessible qu'au terme d'une enquête fouillée qui témoigne d'une réelle sophistication symbolique, signe que dans ce cas comme dans bien d'autres, et contrairement à ce que l'on dit parfois encore, les images médiévales véhiculaient souvent un contenu prioritairement destiné à l'instance qui les produisait.

AUTEURS

PATRICK HENRIET

Université Michel de Montaigne (Bordeaux III).